

Des rêves de quatre bandits et d'un Empereur.

Charles-Quint était parti à cheval pour Nivelles et peu s'en fallut qu'il rencontra Berthe. Mais voila bien les coups du hasard : il semble s'amuser à agir à sa guise des hommes et des évènements. Le jeune prince galoppait joyeusement sur la route. La course lui faisait battre le cœur plus vite. Faire le luxe et la magnificence de la cour et faire seul, sans courtisans, sans escorte, un tour à cheval aux environs de Bruxelles, c'était là son plus grand plaisir.

Le long de la route il rencontrait beaucoup de ses sujets, des laboureurs pour la plupart, qui s'arrêtaient, la casquette à la main, et saluaient respectueusement le prince. Il en connaissait plusieurs et s'il les rencontrait en route il les appelait par leur nom. Souvent même il arrêta son cheval, et alors s'engageaient des conversations dans ce goût-ci :

— Bonjour, fermier.

— Dieu bénisse votre Majesté.

— Comment va la moisson ?

— Pas trop bien, Majesté, il y a trop d'humidité. La moisson est au diable.

D'autres années, c'était :

— Pas trop bien, Majesté, il y a trop de sécheresse. La moisson est au diable.

Mais jamais ce n'était bien. Au commencement, ces prédictions de mauvaise augure émotionnaient l'Empereur, mais quand il avait vu, chaque année, les blés étendre leur nappe dorée sur la mère-patrie, il ne s'en préoccupait plus, et en était arrivé à la conclusion que Dieu sait mieux que le laboureur comment tout doit marcher.

Ensuite, il interrogeait le passant sur sa famille, son état de fortune et mille autres choses. Mais, ce jour là, il était pressé et précipitait sa

course, l'éperon aux flancs de son coursier. Il avait déjà dépassé Rhode St-Genèse et allait arriver à la forêt quand il vit un pauvre vieillard se traîner le long de la route. Comme ce malheureux avait l'air dépenaillé, hirsute, misérable ! Quand l'empereur l'eut approché, le mendiant ôta sa casquette d'une main tremblante.

— Bien le bonjour, mon bon Monsieur, balbutia-t-il.

— Je te salue, brave homme. Voici pour toi.

Et le prince tendit deux carolus d'or au malheureux.

Celui-ci répondit d'une voix tremblante.

— Merci ! Merci, mon bon Monsieur ! mais ce n'est pas l'or qui peut me rendre heureux.

— Que veux-tu alors ?

— Ma pauvre fille est malade, mortellement malade !

— Il faut faire venir le médecin, mon brave.

— Assurément, mon bon Monsieur, mais je n'en sais aucun à dix lieux à la ronde.

Le cœur du jeune prince s'était ému.

— Je ne suis pas médecin, dit-il, mais je veux pourtant vous suivre chez vous. Je verrai ce qui vous manque et vous le procurerai. Demeurez-vous loin d'ici ?

— Pas à dix pas d'ici, mon bon et charitable Monsieur, ce n'est pas à dix pas d'ici.

— Où ça ?

— La-bas, à entrée du bois.

— Puis-je y arriver à cheval ?

— Difficilement, mon bon Monsieur, très difficilement.

— En ce cas, je vais mettre pied à terre et attacher mon cheval à un arbre.

Ce disant, le jeune empereur avait sauté à terre, et il attachait son cheval par la bride au tronc d'un arbre, à la lisière du bois. Pendant qu'il faisait cela, un sourire diabolique errait sur les lèvres du mendiant.

— Et par où faut-il aller, maintenant, mon ami ? demanda l'empereur.

— Par ici, mon bon Monsieur, par ici...

— Précède-moi, je te suis.

Le malheureux se traînait le long de l'étroit sentier. Les genoux pliaient sous lui et le bâton sur lequel il s'appuyait tremblait dans sa

main. On était déjà à quelque distance de la grand'route. Tout à coup, quatre hommes sortirent d'un fourré et se jetèrent sur le jeune homme. Avant que celui-ci sut ce qui se passait il était désarmé.

— A bas ! cria le prince, je suis votre empereur !

Un éclat de rire grossier et brutal lui répondit. Le mendiant se redressa, jeta son bâton, son manteau, et croisant les bras sur la poitrine d'un air de défi, il s'écria :

— Me reconnaissez-vous ?

Le jeune homme fixa un instant les yeux sur le visage du faux mendiant :

— Oui, répondit-il, je vous reconnais. Vous êtes le bandit Contreras dont j'espérais avoir délivré la terre à tout jamais.

— Allons, en avant ! cria brutalement l'Espagnol.

Il fit lier les mains de l'empereur et ordonna à ses complices de s'éloigner de quelques pas. Puis, d'un air de défi et de suffisance, Signor Contreras alla se planter devant le prince :

— Les rôles ont changé, ricana-t-il ; vous n'êtes plus le maître, à cette heure, c'est moi ! Voilà donc ce puissant empereur qui prétend décider du sort des peuples de l'Europe, voilà donc le maître suprême de l'Empire d'Occident. En mon pouvoir ! Ah ! Combien, demain, le monde sera étonné de savoir qu'un simple gentilhomme espagnol a écrasé ce puissant empereur ! L'histoire dira qu'un blanc-bec est monté sur le trône, mais qu'il a insulté un gentilhomme espagnol et que cet espagnol l'a rayé du nombre des vivants ! Te voilà devant moi, Carlos ! Et je suis ton maître. Si tu pouvais encore faire de moi ce que tu voulais, suivant ton bon plaisir, que ferais-tu ? Tu me ferais jeter de nouveau dans une infâme prison !

— Non, répliqua l'empereur, très calme.

— Oh ! parce que tu es en mon pouvoir.

— Je ne vous ferais pas enfermer... Je vous ferais pendre haut et court, dit le jeune homme, qui ne perdait rien de son calme.

— Téméraire ! cria l'Espagnol.

— Vous-êtes un lâche, Contreras.

— Sais-tu que tu viens de prononcer ta propre sentence ?

— Je sais que vous-êtes un bandit qui ne reculera devant rien.

— Non, je ne reculerai pas ! Mais, CARLOS, te souviens-tu de quelles

honte tu m'a couvert, ici, dans ce même village, à cent mètres d'ici ?

— Vous l'aviez mérité.

— Et bien ! Je te paierai de la même monnaie. Tu es le puissant Empereur, descendant d'Empereurs. Voilà quatre rudes gaillards, l'écume de la société. Aucun d'eux qui n'ait mérité d'être marqué au fer rouge. Tu vas devenir leur proie. Je jure que tu subiras tout ce qu'ils disent avoir rêvé de toi.

Et, appelant les bandits, l'Espagnol, que l'idée de la vengeance prochaine rendait encore plus affreux, poursuivit :

— Eh ! Louis, et vous, les amis, venez donc par ici !

Les quatre hommes s'approchèrent.

— Louis, dit Contreras, de qui descends-tu ?

— Moi, Signor, je suis enfant naturel. Mon père fut pendu et ma mère fut marquée au fer rouge sur la grand' Place pour avoir tenu une maison mal famée.

— Et toi même, Louis, qui es-tu ?

— Toute ma vie, j'ai pillé et volé. J'ai...

— C'est bien, Louis. Connais-tu cet homme ?

En prononçant ces mots, il désigna le prince.

— Oui, Signor.

— C'est ?...

— L'Empereur !

— Et bien, toi, Louis, rejeton et de pendus et de marqués, tu peux rêver ce que tu veux et ce que tu rêveras de l'Empereur, cet Empereur le subira.

Le royal jeune homme n'avait rien perdu de sa fière et hautaine contenance. Son regard noble et fier ne quittait pas ceux qui l'insultaient si grossièrement.

— Quel est ton rêve ? demanda Contreras.

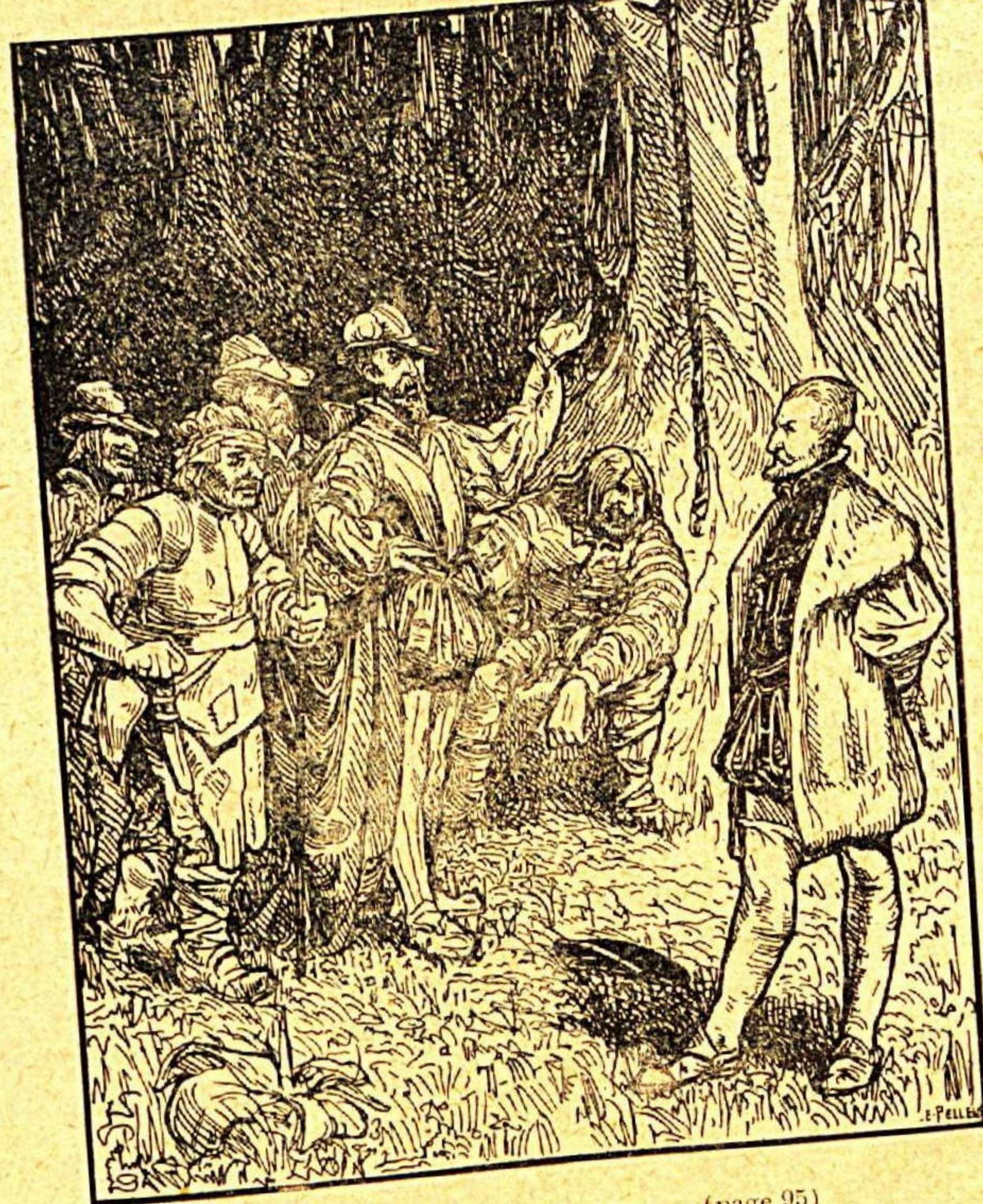
Les regards de Louis étincelèrent. Au cou de l'Empereur brillait un magnifique collier, le collier de l'ordre de la Toison d'or.

— Je rêve que je deviens le propriétaire de cette chaîne rehaussée de bijoux.

— Elle est tienne, dit Contreras. Prends-la lui.

Louis s'approcha de l'Empereur et lui enleva le collier.

— Qui es-tu, Percinet ? demanda l'Espagnol.



Vous êtes un lâche, Contreras. (page 95)

— Un échappé du bagne !

— Comme Signor Contreras donc ! ajouta l'Empereur. Le front de l'Espagnol rougit de fureur et ses yeux étincelèrent. Il crut frapper le prince au visage, mais le regard de l'Empereur le contint, comme celui d'un belluaire contient le fauve.

— Ton rêve se réalisera, Percinet. Que veux-tu ?

— Je rêve de posséder cette teinture, enrichie de pierres précieuses. Ton rêve est devenu réalité.

Percinet défit le ceinturon des reins de l'Empereur.

— Avancez, vous autres, dit Contreras.

— Voici, dit-il, Gérard, et voilà Hugues le Roux. Regarde les, CARLOS, et tu ne devras leur demander ni leur origine, ni leur passé. Pourtant ce qu'ils rêvent se réalisera.

— Que veux-tu, Gérard ?

— Eh, eh !... ce beau manteau de velours, dit-il en ricanant.

— Prends le, il est le tien.

— Et toi, Hugues, quel est ton rêve ?...

Hugues le Roux s'approcha et examina l'Empereur sous toutes ses faces. Un petit cor d'argent pendait encore au côté du prince.

— Je rêve de posséder un pareil cor, dit-il.

— Ce cor t'appartient, Hugues, conclut l'Espagnol.

Puis, il se plaça de nouveau en face de l'Empereur.

— Et moi aussi, dit-il, un affreux rictus aux lèvres, et moi aussi j'ai un rêve dont je veux voir la réalisation et ce rêve est de te voir, puissant monarque, pendu haut et court à cette branche, comme un vulgaire malfaiteur.

Voilà le grand prince, qui porte la couronne de Charlemagne, livré impuissant à la fureur du bandit. Il était dépouillé de ses armes et de son manteau.

L'Espagnol jouissait l'ivresse d'une vengeance complète ; il avait pu dépouiller de tout l'Empereur, qui l'avait frappé en toute justice. Dépouiller de tout ? Non ! Une chose ! cela il n'était pas parvenu à l'enlever au royal jeune homme : C'était son attitude hautaine, son âme fière et virile, son calme et son regard, ses yeux qui semblaient regarder la mort en face, et le sourire de mépris qui se jouait sur ces lèvres roses. Mais ceci aussi, il allait l'anéantir ! La vie du monarque était dans ses mains ; il la détruirait car il ne pouvait supporter ce coup d'œil hautain.

— J'ai un dernier vœu à formuler, dit le jeune homme, sans que la moindre émotion se fit jour dans sa voix.

— Tu as à me faire une demande ! dit Contreras triomphalement.

— Non, une volonté à exprimer. Le condamné à mort n'a-t-il pas le droit d'énoncer ses dernières volontés ? A-t-on jamais refusé à qui que ce fût l'ultime désir ?

— Tu pourrais bien souhaiter de voir tes cheveux grisonner.

— Je ne cherche pas de lâches faux-fuyant et il n'y a qu'une âme basse qui puisse faire de pareilles suppositions.

— Eh bien... CARLOS... ou plutôt, Majesté, moi, Signor Contreras, refuse d'accéder à ton dernier désir.

— Vous avez raison, Contreras, car il faut rester jusqu'à la fin digne de

vous-même : un animal féroce, un bandit sans foi ni loi, sans conscience et sans cœur, un infâme misérable inaccessible à tout sentiment humain.

— Allons, à l'ouvrage, les enfants, pendez-moi proprement l'Empereur.

— Non, Signor, non ? dit Percinet, cela ne se peut pas.

— C'est moi qui commande ici, hurla l'Espagnol.

— Il faut respecter le dernier vœu d'un mourant, Signor, répliqua Percinet.

Gérard et Hugues le Roux approuvèrent tous deux de la tête. Comment ! même ces grossiers individus partageaient ce sentiment ? C'était une humiliation de plus pour l'Espagnol.

— En effet, dit encore Louis, cela nous porterait malheur.

— Des bêtises, grommela Contreras. Des bêtises superstitieuses. Enfin, qu'il en soit ainsi. Que desire l'Empereur ?

— Je demanderai une futilité. Voilà mon cor, donnez le moi une dernière fois en mains.

— Et puis ?

— Je veux sonner mes adieux à la vie.

— Drôle d'idée ! ricanna Contreras. Si cela peut et faciliter le passage dans l'éternité, que cela te soit accordé.

Charles-Quint reçut le cor des mains de Hugues le Roux, il le plaça aux lèvres et souffla à pleins poumons. Un son plaintif et perçant retentit et résonna sur les champs et par la forêt. Ce ne furent que quelques mesures, mais qui retentirent comme un appel.

— Une drôle de musique ! ricanna Contreras. Ce sera ta marche funèbre.

— Il m'est plus facile de mourir, misérable, qu'il ne le sera pour vous au jour où vous devrez rendre vos comptes.

— Encore un sermon !... As tu fini ?

— Oui. Je suis prêt.

— Louis, où est la corde ?

— Ici, Signor, mais...

— Que veux-tu dire ?

— Je le trouve un peu fort de pendre ce jeune homme.

— Oui, c'est fort ! dit Percinet.

Gérard et Hugues se taisaient, mais ils ne semblaient pas pressés d'exécuter les ordres reçus.

C'était la première fois qu'ils hésitaient devant un forfait à accomplir. Contreras tira son épée.

— Je ne savais pas avoir affaire à de pareils lâches ? hurla-t-il ; obéissez ou je saurai vous montrer ce qu'il en coûte de se moquer de Signor Contreras.

Silencieusement Louis prit la corde. Avec un ennui visible il jeta le nœud coulant autour du cou du jeune homme. Mais en ce moment on entendit une grande rumeur dans le voisinage... Avant que Contreras et les bandits aient pu savoir ce qui se passait, ils étaient entourés.

Dix gentilshommes se tenaient au côtés de l'empereur. Pâle et furieux, Contreras était maintenu par deux chevaliers qui l'avaient désarmé. Comme un fauve surpris, il regardait de côté s'il ne pouvait s'échapper. L'empereur se redressa triomphant et rejeta le nœud coulant.

— Messieurs, dit-il, vous êtes arrivés tout juste à temps. Je vous en suis reconnaissant.

— Le son de votre cor, Majesté, que nous connaissons tous si bien, nous à montré la voie.

La providence vous a conduits, Messieurs. Moi aussi, Signor, tout comme vous et comme vos complices, j'ai fait un rêve, Mon rêve a beaucoup d'analogie avec le vôtre... Il n'y a qu'une différence : chez moi c'est un véritable bandit que j'ai vu balancer à cette branche, et ce bandit, c'était vous.

Puis, s'adressant à Hugues, à Gérard, à Percinet et à Louis, il poursuivit :

— Vous êtes quatre misérables et vous ne méritiez rien de mieux que d'être pendus au même gibet. Mais vous avez des sentiments humains dans l'âme et n'êtes pas encore tombés si bas que cet infâme bandit. Je veux faire une distinction entre vous et lui ; je veux que votre punition soit plus douce que celle qui l'attend. Vous avez la vie sauve à une condition. Vous étiez prêts à jouer le rôle de bourreaux pour cet Espagnol et à me pendre ; eh bien ! ce rôle de bourreaux, vous le remplirez, mais pour moi. Vous allez immédiatement pendre l'Espagnol à la même branche où moi j'aurai dû me balancer. Etes vous prêts ?

— Avec plaisir, Majesté ! répondit Louis.

Gérard et Hugues riaient silencieusement. Ils retroussaient leurs manches jusqu'au coude et ne montrèrent pas tant d'hésitation avec Contreras qu'avec

l'empereur, Percinet surtout semblait hilare.

— C'était écrit que nous devons pendre quelqu'un aujourd'hui, dit-il. A l'ouvrage, mais cette fois-ci de bon cœur !

Contreras contemplait tout cela avec une sombre résignation. Il ne sentait ni regret ni remords.

— Avez-vous quelque chose à me demander ? demanda l'Empereur.

— Non, grommela l'Espagnol.

— Regrettez-vous vos méfaits ?

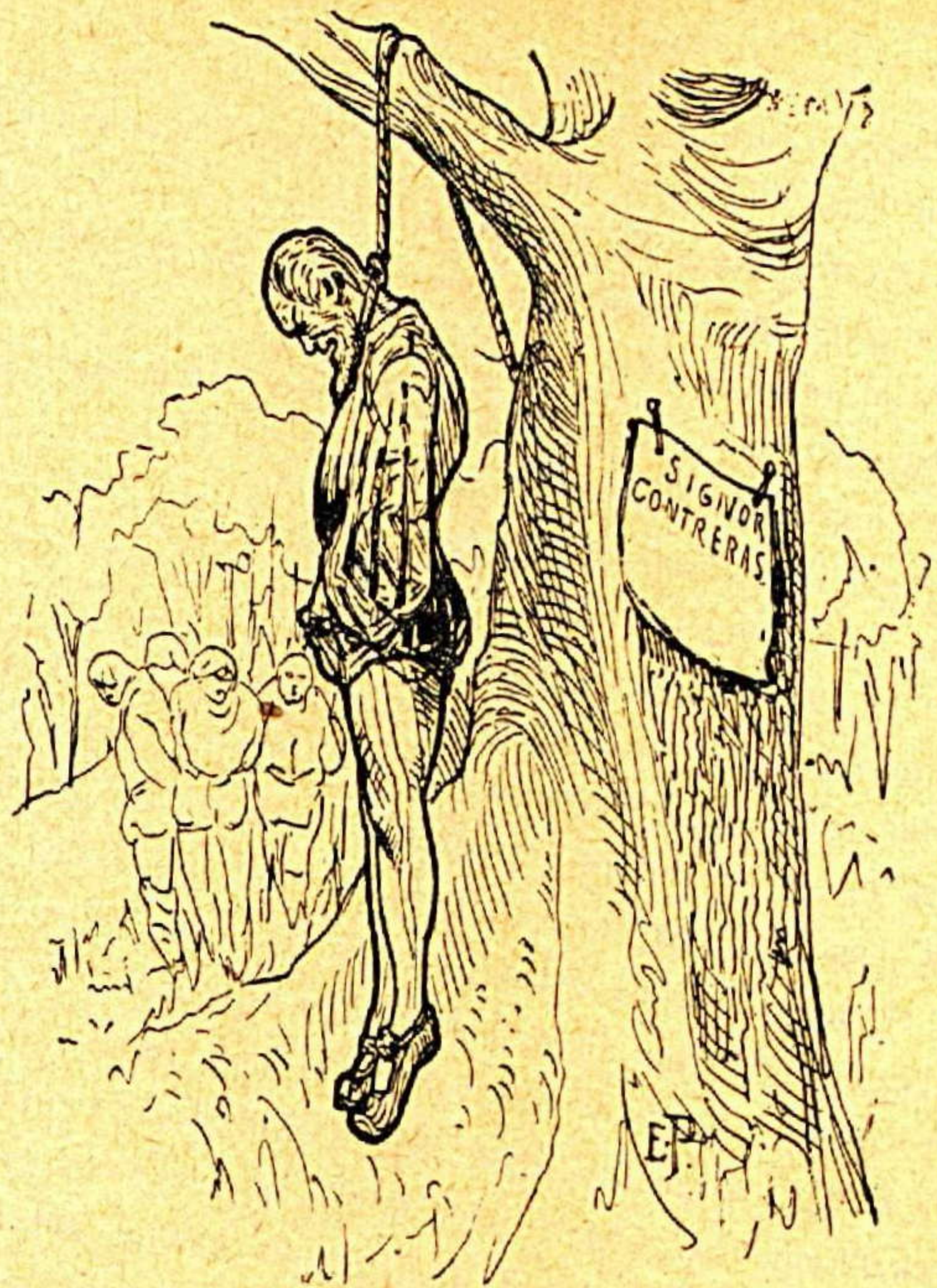
— Non, je ne regrette rien.

L'Empereur fit un signe. Contreras fut saisi et quelques instants après il se balançait entre ciel et terre. Louis et les trois autres bandits furent emmenés prisonniers. On trouva le pauvre fermier Corneille qui fut débarrassé de ses liens. La troupe des gentilshommes avait quitté, silencieuse et émue, le lieu de l'exécution. Le bourgmestre, averti de la présence de l'Empereur et de sa terrible aventure, arriva en toute hâte.

Mais l'Empereur avait un dernier devoir à remplir avant de quitter le village. Le comte de Lannoy lui avait dit qu'une jeune fille du village, ayant nom Bertha Corneille, était allée à Bruxelles, au péril de sa vie, pour sauver l'Empereur. C'était grâce à elle que le secours était arrivé en temps utile. Que s'était-il passé ? Dès que de Lannoy eut acquis la certitude que Signor Contreras s'était enfui en effet, ce qui avait confirmé les paroles de la jeune fille, il avait sauté à cheval en compagnie de quelques gentilshommes, pour se rendre en toute hâte à Mont Saint-Jean.

Mais tout d'abord il s'était occupé de la jeune fille et, comme celle-ci ne demandait que de rejoindre son père au plus tôt, le comte avait donné ordre d'atteler une voiture à deux chevaux et de conduire Berthe où elle le désirait. A peine les chevaliers avaient ils pris la chaussée de Bruxelles à Nivelles, qu'un carosse les suivit. Les gentilshommes encourageaient leurs coursiers de la voix et de l'épéon et couraient au grand galop. L'angoisse oppressait leurs cœurs et, à mesure qu'ils approchaient du village, ils se rendaient compte de tout ce que leur course avait de hasardeux. Comment allaient ils trouver le prince, s'ils ne pouvaient le rattraper à temps ? Ils avaient pensé tout d'abord le rejoindre avant, sachant que l'Empereur s'arrêtait souvent en route pour causer avec les habitants du plat pays, mais bientôt ce dernier espoir les abandonna.

Ils voyaient déjà se profiler la petite tour du village sur le ciel, et



aussi loin qu'on pouvait voir, ils n'apercevaient aucun cavalier sur la route. Le bandit avait-il déjà réussi à perpétrer son forfait et l'Empereur était-il en son pouvoir ? Et, si cette dernière supposition était vraie, o devaient-ils rechercher l'Empereur pour lui porter secours. Oui, ils pouvaient parcourir les environs, mais étaient-ils bien sûrs de le trouver ? Tandis que le désespoir s'infiltrait déjà dans le cœur des chevaliers et qu'ils croyaient la partie perdue, ils entendirent tout à coup le son d'un cor retentir dans le silence des champs. Tous les gentilshommes tressaillirent ; de Lannoy était devenu aussi blanc que la plume qui lui flottait au chapeau.

- Entendez-vous, Messieurs ? dit-il en tremblant.
- Les chevaliers secouèrent la tête affirmativement.
- Le cor !... Reconnaissez-vous ce son ?
- C'est le cor de l'Empereur, comte !
- Oui, c'est lui ! C'est de la lisière du bois que venait le son... Messieurs, suivez-moi, car le cor sonnait l'alarme, l'Empereur est en détresse !

Un fossé séparait la chaussée du champs, mais de Lannoy le fit sauter par son cheval et tous les gentilshommes le suivirent.

Les chevaliers tombèrent comme la foudre sur les bandits, au moment où misérable allait réaliser son sinistre dessin. Quand l'Empereur sut tout ce qui s'était passé, il demanda si la jeune fille était déjà revenue au village, et sur la réponse affirmative du comte, il voulut aller la voir à l'instant. Ce fut le bourgmestre qui conduisit l'Empereur vers la ferme du riche laboureur.

Berthe, malade d'émotion, était étendue dans un fauteuil, mais l'Empereur sut bientôt la consoler. Instruit que Pierre, le fils du mayeur, et Berthe s'aimaient, il réunit les mains des jeunes gens et dota richement la jeune fille.

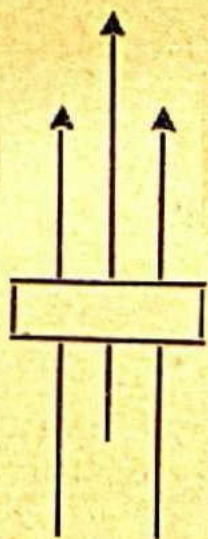
— Pierre, dit-il, c'est à vous que je donne mission de rendre heureuse cette charmante enfant qui me sauva la vie. Tout ce que vous me demanderez jamais pour son bonheur vous sera accordé, si c'est en nom pouvoir, c'est l'Empereur qui vous en donne sa parole.



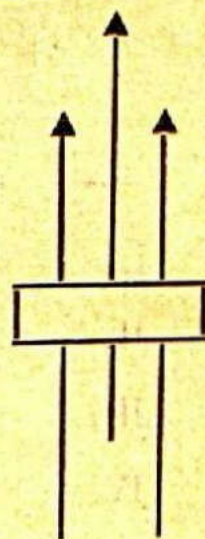
Les Facéties de Charles-Quint



LES FACÉTIES



de



CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers

